

François Salès

L'USINE DE LA HAUTE VALLEE

conte

L'USINE DE LA HAUTE VALLEE

I

Le noir du torrent.

Le noir des pierriers.

Le noir de la falaise.

L'or du tungstène !

*

Ce qui impressionnait là-haut, c'était les cascades.

Le voile de la mariée, le saut du diable, la queue du cheval, la grande pisse... lâchées en toutes saisons comme oboles du Seigneur.

Gratuites depuis des millénaires.
Splendides comme la vanité.

Lorsque le grand-père gagna la Haute-Vallée pour la première fois, il ne vit qu'elles.

Il avait vingt ans, le siècle dix, et chaque cascade qui crachait était un fleuve d'or à ses yeux.

Or ce n'était pas chez lui de la poésie.
Et il le prouva.

*

Une génération plus tard on ne trouvait plus là-haut un seul cours d'eau qui ne fut forcé. Toutes les chutes faisaient tourner les turbines, et le grand-père amassait la fortune de la houille blanche.

C'était grandiose.

Imparable.

Il offrait la lumière à la moitié du pays.

Un demi-siècle durant ce fut son royaume.

*

Dix ans après sa première apparition là-haut, il épousa une fille du coin et en eut un fils. Cela étonna qu'il ne ramène pas une fille de la ville. On l'aima d'autant.

L'enfant grandit dans les turbines et les condensateurs.

Lorsque le petit eut ses quarante ans, le grand-père lui expliqua tout et lui légua la totalité de l'affaire.

L'essor délirant était passé.
Désormais c'était de la gestion.

Le grand-père ne s'intéressait pas à ça. Il avait soixante-dix ans et il se retira de la vie. C'est-à-dire qu'il fit un potager et étudia les cerfs-volants.
Ou quelque chose d'approchant.

Le petit comprenait l'électricité. Il l'avait toujours comprise.
Mais, malheureusement, ce n'était pas ce qu'on lui demandait.

Le déclin fut lent, mais inexorable.

Sitôt à la tête de l'affaire le petit épousa sa cousine et eut un enfant, que toute la vallée n'appela jamais autrement que « le petit-fils ».

Puis il regarda grandir son fils et couler son entreprise. Il n'éleva pas plus l'un qu'il ne dirigea l'autre.

Le jour de ses soixante ans on le repêcha au fond d'un gourd du torrent, trois villages en contrebas.

Les dettes étaient abyssales.

*

Alors le petit-fils prit les commandes de l'usine et liquida le tout en une semaine.

Les turbines furent vendues au poids du métal et tous les ouvriers remerciés.

Des bâtiments il ne conserva que l'entrepôt sans fenêtre du pied de la falaise.

Il avait vingt ans.

*

De ce temps-là les disparitions
commencèrent.

*

II

La Haute-Vallée s'étend sur une quinzaine de kilomètres, depuis le col des Trois Seigneurs jusqu'aux Rochers Tombés.

En aval des Rochers le lit s'élargit brusquement et ramène à la civilisation en quelques mètres.

C'est une vallée si étroite que jamais le soleil n'y pénètre tout-à-fait.

Le bourg est accroché au-dessus du torrent principal dans un vacarme permanent.

En amont une sente conduit jusqu'au pied de la falaise.

*

La première fois que je montai là-haut j'avais vingt-deux ans.

J'étais à la recherche d'un sujet, et les légendes de la montagne étaient mon obsession du moment. En bon pédagogue mon directeur de thèse m'envoya dans la Haute-Vallée.

J'y restai une semaine, à la pension du bourg inférieur, quatre lits.

Un siècle juste après l'arrivée du grand-père.

Lorsque je redescendis j'annonçai mon sujet de thèse : « L'usine électrique, trois génération de commandement ».

Mon directeur déclara le projet totalement hors-sujet et sans lien avec les mythologies paysannes. Nous nous engageulâmes, et je ne fis jamais aucune thèse universitaire.

Cela dit dans la Haute-Vallée les diplômes de troisième cycle ne sont que de peu d'utilité.

Je remontai immédiatement dans la Haute-Vallée.

*

L'histoire du grand-père tout le monde vous la racontera là-haut. C'est la gloire de toute la vallée, même si c'est une gloire qui massacra la topographie et l'âme des montagnes.

Celle du fils, qu'on appelle le petit, vous pourrez la connaître de la bouche de ceux qui, par profession ou par caractère, ont l'habitude de traiter avec l'échec et la mélancolie noire.

Sur le petit-fils en revanche personne ne vous dira rien directement.

*

Pour ce qui est des disparitions il n'y a pourtant rien de compliqué là-dedans.

Après la liquidation de l'usine, le petit-fils avait fondé un Institut pour handicapés mentaux. Tous les demeurés qu'on y inscrivait montaient à l'entrepôt du pied de la falaise, et plus personne ne les revoyait.

L'Institut s'appelait « Foyer de réception et de mise en réseau pour déficients mentaux ».

Tous s'accordèrent à dire que le titre n'avait aucun sens, mais que l'initiative était heureuse. Et moitié lâcheté, moitié désir de redonner du crédit à une famille jadis aimée, on ne chercha pas plus loin, et chacun emmena son idiot à l'Institut. Les idiots ce n'est pas ce qui manquait dans le coin, et puis ça débarrassait.

Et on fila comme ça.

Après tout, quelqu'un qu'on ne voit plus n'est pas nécessairement quelqu'un qui a disparu. C'est peut-être aussi qu'on prend soin de lui.

La situation dura vingt ans ainsi, ce qui, compte tenu de l'opacité du fonctionnement, est remarquablement long. Même pour ceux de la Haute-Vallée.

Puis, une nuit d'hiver sans lune,
l'incendie ravagea l'Institut et il n'y eut
aucun survivant.

*

Je suis arrivé dans la Haute-Vallée dix ans après l'incendie.

Lorsqu'on se rend au pied de la falaise on ne trouve trace de rien. L'endroit est vierge, en dehors des rochers épars que la paroi crache à intervalles réguliers comme des boulets de la guerre de Crimée.

Mais si l'on suit la falaise sur quelques centaines de mètres, juste avant la moraine on tombe sur une bicoque qui est à peine plus qu'une cabane.

Une vieille femme, que les rhumatismes ont recourbée comme un bois calciné, y vit dans une solitude à faire pâlir Saint Antoine. Depuis toujours, c'est-à-dire même du temps où elle était à ce qu'on dit une belle femme, ceux du bourg la surnomment, avec la prémonition que confère parfois la vulgarité, « la tordue de la falaise ».

- « Si vous vous intéressez à l'usine allez voir la tordue de la falaise ! », qu'ils m'ont dit.

- « Et bon courage ! », qu'ils ont rajouté.

J'y suis allé, naturellement.

Elle m'a tout raconté, et bien mieux que ceux du bourg.

Depuis l'arrivée du grand-père jusqu'à la mise en vente par le petit-fils, l'appétit démiurgique du vieux, l'infantilisation du

fil, la consanguinité endémique rattrapant une famille étrangère à la Vallée, la mort du grand-père le surlendemain du suicide du fils, et pourquoi elle ne pensa jamais qu'elle fut naturelle, la haine que le chômage créa contre une famille jusqu'alors vénérée.

Sur la fondation de l'Institut en revanche, rien de plus que le minimum.

Ensuite : plus rien.

Ni sur l'incendie, ni sur les vingt ans d'activité de l'Institut.

Or il se trouve que c'était précisément la seule chose qui m'intéressait.

*

Ceux du bourg qu'on parvient à faire parler, et ils sont rares, disent que l'Institut servait à accueillir les handicapés. Point.

Passionnant !

Même le vieil aveugle des glaciers, qui passe ses journées au café à parler pour ne rien dire et m'a brodé cent fois la légende de la houille blanche, ne sort pas de ce canevas.

Inutile de les accuser de mentir : en réalité ils ne savent positivement rien. Ils se contentent de perpétuer la tradition d'ignorance et de lâcheté qui depuis des générations fait son terreau de la myopie ordinaire et de la passion pour la tranquillité. La seule chose qu'ils sachent, c'est qu'ils ne savent rien. Ils sont suffisamment pragmatiques pour comprendre qu'un Institut d'accueil des handicapés ne se gère pas ainsi. Mais ils ne l'avoueront jamais, ils préfèrent dire des banalités ou se taire.

La tordue de la falaise, en revanche, connaît toute l'affaire. J'ai pu le voir très tôt dans son regard.

Non seulement à propos de l'incendie, mais sur tout ce qui se déroula, vingt années durant, derrière les parois sans fenêtre de l'entrepôt devenu Institut.

Et il fallut bien que le petit-fils, comme tous les autres, la considérât comme

moins que rien pour tolérer sa présence
durant toutes ces années à quelques
mètres seulement de l'Institut.

Etrange aveuglement de la part d'une
intelligence comme la sienne.

Ou bien était-il certain de son silence. En
quoi il eut vu juste.

Ou bien je n'ai rien compris à leurs
rapports.

Ce qui est bien possible.

*

Des mois durant je vins tous les jours visiter la tordue de la falaise.

Comment un être humain peut traverser l'existence sans l'ombre d'une relation humaine et tolérer soudain qu'un inconnu envahisse ses dernières années, c'est une chose qui mériterait d'être réfléchi. D'autant que notre amitié resta toujours entravée par le côté ouvertement intéressé de ma démarche. Je venais pour apprendre le fonctionnement de l'Institut, et elle le savait très bien.

Je ne sais pourquoi, mais je fus toujours persuadé qu'elle finirait par parler. Cela aussi je le voyais dans son regard.

Mais une nuit d'hiver sans lune, elle mourut sans prévenir.

*

Après l'incendie de l'entrepôt ceux du bourg étaient monté avec d'énormes machines et avaient chargé tous les débris calcinés dans des camions. Les poutres comme les cadavres. Puis, après des heures de pistes chaotiques, ils avaient versé le tout au fond du Lac Supérieur.

Etrange méthode en vérité. Comment oser prétendre croire que l'Institut était un simple foyer d'accueil quand on nettoie ainsi ?

Je me doutais bien qu'ils feraient la même chose avec la cabane de la tordue. Aussi le lendemain de sa mort j'allai à la mairie proposer son rachat. La cabane n'appartenait à personne, ce qui ne les retint pas de me la vendre à un prix exorbitant.

Mes années d'oisiveté dans la Haute-Vallée avait déjà largement entamé l'héritage de mon père, et cette transaction l'acheva.

J'enterrai la tordue derrière la cabane, et malgré la désapprobation générale je m'installai définitivement au pied de la falaise.

*

En quelques semaines je suis devenu
aux yeux de tout le bourg « le tordu de la
falaise ».

Peu importe.

*

III

Le fracas du torrent.

Sans répit.

Sans distinction du jour et de la nuit.

Dément en toutes saisons.

*

Je vis désormais comme un ours.

Depuis trois ans je végète sans plus
chercher d'alibi.

*

Le troisième été s'étiole.

L'été le plus pourri du siècle ont dit les
anciens.

La pluie me rabat systématiquement à
l'intérieur.

Une fin d'après-midi le soleil est entré
brusquement.

Deux têtes de clous ont brillé, qui me
fixent d'un regard vide.

Un nœud du parquet fait la grimace.

J'ai soulevé cette latte.

Il y a là dessous un feuillet couvert
d'une écriture serrée et raffinée.

*

J'ai lu cela assis par terre en quelques minutes.

Il est impossible de déterminer si l'auteur de ces lignes est le petit-fils ou une tierce personne. Elles sont très impersonnelles.

Sitôt terminée leur lecture je vis ma main s'approcher du poêle et les flammes consumer le feuillet. Je sais que ce n'est pas là une attitude très scientifique, mais je n'ai jamais prétendu l'être, et ma main moins encore.

*

Ce memento répugnant consignait les intuitions, les intentions, et malheureusement selon toute vraisemblance les réalisations du petit-fils.

Sa première intuition était que l'électricité avait passé son âge d'or. Qu'elle n'était plus aux mains des découvreurs mais des gestionnaires. Comprendre : plus aux siennes. Ce qu'au fond son grand-père avait déjà dit deux générations plus tôt.

Sa seconde intuition était que le numérique gagnerait tout. Rien que de très banal.

Puis que dans ce développement les bas esprits se concentreraient sur les questions de stockage et les élus sur la puissance de calcul.

Le processeur était le Saint Graal.

La dérive apparaît très vite, au bout de quelques paragraphes à peine. Elle peut-être donnée en quelques mots :

1. rien n'égale le cerveau humain
2. le cerveau humain doit être dépassé et le sera.

Ensuite vient le modus operandi : la mise en série.

S'ensuivent quelques analyses succinctes de mise en série de processeurs simples. L'étude est

manifestement superficielle. Le concept prévaut de toute évidence sur les détails. Nous avons affaire à quelqu'un de très impatient.

Alors vient la phrase atroce. Son expression n'est pas ambiguë. « Les crétins de la Haute-Vallée offriront à qui saura les utiliser une gloire plus grande encore que jadis les cascades. »

« Foyer de réception et de mise en réseau pour déficients mentaux »

Le reste n'est qu'une suite sordide de modes opératoires sans scrupule, d'absurdités scientifiques, de parallèles affligeants entre cerveaux et machines.

Une litanie d'échecs répugnants, entrecoupée de prévisions spectaculaires.

« Un crétin attelé à une tâche unique vaut une centaine d'humains normaux dispersés dans leurs passions. La puissance de la mise en série ne sera pas arithmétique mais géométrique. Cinq cerveaux en série pourront ainsi valoir jusqu'à trente mille cerveaux normaux. Il peut s'envisager une mise en série jusqu'à quarante dans les plus brefs délais.

Nous progressons. »

*

Le feuillet s'arrête ainsi.

Je suis certain que l'on en trouverait
d'autres en fouillant la cabane.

Pour ma part cela m'est suffisant.

*

J'attends l'aube.

*

Dernière nuit au pied de la falaise.

Ce matin j'ai fermé la porte de la
cabane et j'ai jeté la clé dans un buisson.
Je quitte la Haute-Vallée.

Demain à la ville.

Je remettrai ces notes disparates au
musée des traditions populaires. Que les
étudiants à venir traitent cette affaire
selon leurs critères.

Je dédie ces pages à mon éphémère
directeur de thèse, ou à sa mémoire s'il
n'est plus de ce monde.

*

Avant de quitter la Haute-Vallée je me suis arrêté une dernière fois au café du bourg.

Là, le vieil aveugle des glaciers m'a radoté encore une fois qu'à son avis le corps du petit-fils n'était pas parmi les décombres de l'incendie, vu que l'Institut n'avait jamais été installé à l'entrepôt du pied de la falaise mais dans une autre vallée au-delà du col, où il fonctionne encore.

*

Huédour - Oullins, août 2015

CHRONOLOGIE

1910 : Arrivée du grand-père (20 ans) et fondation de l'usine.

1920 : Naissance du petit.

1960 : Retraite du grand-père (70 ans).
Passation de pouvoir au petit (40 ans).
Naissance du petit-fils.

1980 : Mort du petit (60 ans).
Mort du grand-père (90 ans).
Liquidation de l'usine et fondation de l'institut par le petit-fils (20 ans).

2000 : Incendie de l'entrepôt.

2010 : Arrivée du narrateur.

2012 : Mort de la tordue.

2015 : Découverte du manuscrit et départ du narrateur.

*